

Zeitschrift: Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft =
revue de la Société Suisse des Bibliophiles

Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft

Band: 10 (1967)

Heft: 2

Artikel: Lecture d'un catalogue

Autor: Schlesinger, Paul

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-388071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LECTURE D'UN CATALOGUE

Je ne sais pas de lecture plus facile, plus attrayante, plus douce que celle d'un catalogue.

ANATOLE FRANCE: *Crime de Sylvestre Bonnard*

Ainsi nous parle Sylvestre Bonnard et, à son exemple, je prends plaisir à l'étude des catalogues. Pourquoi faut-il que celui que je viens d'étudier, et il n'est pas le premier de son espèce, me laisse une impression d'amertume? C'est que j'y discerne une tendance nouvelle de la bibliophilie qui me paraît désastreuse. Sylvestre Bonnard recherchait les livres et se passionnait pour une Légende dorée parce que celle-ci contenait quatre ou cinq légendes qui ne figuraient pas dans les autres manuscrits. Ce n'était pas les miniatures dont ce manuscrit était orné qui l'intéressaient et peu lui importait qu'elles fussent défraîchies ou par trop restaurées. C'est au texte qu'allait son intérêt. Un livre, un manuscrit étaient avant tout pour lui œuvres à lire. Les miniatures, les illustrations n'étaient là que pour agréments le plaisir de la lecture. Le texte passait avant tout, et la plus riche présentation n'arrivait pas, pour lui, à conférer de l'intérêt à un texte sans valeur.

En est-il encore ainsi aujourd'hui? Je suppose bien qu'il existe encore des bibliophiles sincères. Mais je vois se mêler à eux une foule de bibliophiles – nouveaux-riches (je ne sais comment les appeler autrement), pour qui le texte ne compte absolument pas et pour qui le livre, comme une valeur de Bourse, est uniquement un placement.

J'en trouve l'indice dans ce catalogue que j'ai en ce moment sous les yeux. J'y remarque que les ouvrages n'y sont plus classés par noms d'auteurs, mais par noms d'illustrateurs. Le «Chef-d'Œuvre inconnu» n'est plus de Balzac, il est de Picasso; les «Flambeaux noirs» ne sont plus de Verhaeren, ils sont d'Odilon Redon. Il est donc visible que

ce catalogue s'adresse à des acheteurs qui ne désirent pas lire des livres, fussent-ils de Balzac ou de Verhaeren, mais uniquement collectionner des eaux-fortes de Picasso ou des lithographies d'Odilon Redon.

Le mal ne serait pas grand si les illustrateurs employaient leur talent à décorer des textes de valeur. Mais ce n'est, hélas, pas toujours le cas. Je découvre en effet dans ce catalogue «L'Appel du Clown» illustré par Dunoyer de Segonzac et offert au joli prix de 3400 francs. Je ne dis point de mal de l'Appel du Clown. C'est une gentille piécette en un acte qui fit partie du répertoire du Grand-Guignol. Mais son auteur lui-même n'a jamais cru avoir écrit un chef-d'œuvre pour la postérité. Il est clair que celui qui dépense 3400 francs pour ce livre ne se soucie pas de la valeur du texte. Il désire uniquement collectionner des eaux-fortes de Dunoyer de Segonzac.

Voici un ouvrage illustré par Dufy, autre illustrateur en vogue et dont nous ne contestons pas le mérite. Il s'agit de «La Belle Enfant ou l'Amour à Quarante Ans». Que vaut ce texte, je n'en sais rien; mais ni l'auteur ni son livre n'ont révolutionné la littérature. Je me souviens du temps où, Dufy n'ayant pas encore la vogue, le même livre me fut offert à 200 francs. Et cette modique somme, je n'ai pas voulu la consacrer à un ouvrage inconnu d'un auteur inconnu. Et pourtant je ne méconnaissais pas la beauté des illustrations. Le voilà maintenant à 6500 francs! Quelle belle affaire j'ai manquée! Mais voilà! Pour moi la bibliophilie n'est pas et ne doit pas être une affaire.

Et voici, pour 12000 francs, le célèbre Pantagruel de Derain. La beauté du livre et

des illustrations sont hors de question. Mais, parmi les acheteurs de ce volume, combien ont-ils remarqué que ce n'est pas «Pantagruel» qu'on leur offre, mais seulement «Le Premier Livre de Pantagruel», qui d'ailleurs, dans Rabelais, s'intitule «Deuxième Livre», le premier étant consacré à Gargantua? Ce n'est donc pas une œuvre qu'on vous offre, mais le quart ou le cinquième d'une œuvre, un fragment tronqué n'ayant plus ni sens ni valeur littéraire. Il est clair que ces somptueuses et dispendieuses publications sont destinées à des bibliophiles-illettrés qui achètent des livres, non pour enrichir leur culture, mais uniquement leur bourse, pour les enfermer dans un coffre en escomptant la plus-value. Est-ce encore là de la bibliophilie et ceux qui achètent de tels livres et pour de tels motifs méritent-ils encore le nom de bibliophiles?

Vous me direz que ces amateurs s'intéressent du moins à l'art de l'illustration. Mais y a-t-il un art de l'illustration indépendant du texte? Prenez par exemple l'un des livres actuellement les plus prisés, le «Chef-d'Œuvre inconnu» illustré par Picasso. Voilà cette fois un texte et un illustrateur tous deux de premier ordre. Feuillitez-le; vous y trouverez une planche représentant une course de taureaux. Il suffit d'avoir en mémoire le texte de Balzac pour savoir qu'il n'y est nullement question de taureaux. Mais voilà! Picasso aime à traiter ce sujet et l'a traité en maître. Il avait sans doute un dessin tout fait dans ses cartons et ne s'est pas fait scrupule de l'insérer dans un texte où il n'avait rien à voir. Il connaissait sa clientèle et savait que ceux qui achèteraient son livre ne le liraient jamais, ne s'étaient jamais souciés de lire cet ouvrage, même pas dans une édition à un franc 25. Ils ne seraient pas choqués par l'incongruité de cette planche, très belle en elle-même, mais tout

à fait hors de saison dans le livre où elle est insérée.

On peut se demander si le pauvre Ambroise Vollard n'est pas responsable de ce mouvement. Ses relations avec les peintres lui ont permis de faire illustrer des livres par les plus grands maîtres. Mais il savait choisir ses textes: lorsqu'il s'adressait à Degas, c'était pour illustrer les Dialogues des Courtisanes; à Odilon Redon, c'était pour la Tentation de Saint Antoine. La valeur du texte était toujours proportionnée à celle des illustrations. Ainsi les livres qu'il a créés sont-ils des régals autant pour l'intellect que pour la vue. Mais trop d'éditeurs et trop d'acheteurs en ont tiré cette fausse conclusion que, dans un livre, l'illustration seule importe. Que dis-je l'illustration? La signature seule de l'illustrateur leur suffit. Qu'un livre soit signé Picasso, Dufy ou Derain, c'est celui-là qu'il faut acheter.

Ainsi se créent des bibliothèques de «nouveaux-riches» composées de livres qui n'ont jamais été lus et dont, au moment d'une vente, on nous annoncera triomphalement «l'état de neuf». Ainsi les éditeurs, qui sont obligés d'être des commerçants en même temps que des artistes, sont tentés de créer des «Livres pour Nouveaux-Riches» en éditant somptueusement des textes sans valeur, ou des textes tronqués, mutilés, ou des textes où l'on a mêlé à l'œuvre d'un auteur des emprunts faits à d'autres. Peu importe puisqu'on sait que ces livres ne sont pas destinés à être lus.

Sylvestre Bonnard était prêt à donner sa fortune pour la Légende dorée; prêt à courir jusqu'en Sicile pour la chercher. Et il n'en attendait d'autre profit que la joie de lire quatre ou cinq légendes encore inconnues. Voilà ce que c'est que le vrai bibliophile; voilà celui à qui nous devons nous efforcer de ressembler.

